

Le faubourg brûle

Fiction

Raymond Giroux

Volume 1, numéro 1, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6336ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, R. (1985). Le faubourg brûle : fiction. *Cap-aux-Diamants*, 1(1), 33–35.

LE FAUBOURG BRÛLE

Fiction

Par Raymond Giroux

Lawrence O. se frotta les yeux. Ahuri. Des cris l'avaient réveillé, une nouvelle fois. Rue Saint-Amable, faubourg Saint-Jean. Les chevaux s'esbroufent, les voisins crient. «Au feu!» «Fire!», au choix dans ce quartier où Canadiens et Irlandais se cotoient non sans s'enquérir. Rêve-t-il?

Pourtant, l'incendie a coutume de frapper ailleurs, dans les faubourgs surpeuplés, dans Saint-Roch ou dans Saint-Sauveur, dans cet amoncellement de maisons de bois où les familles s'entassent à quatre par pièce. Ou encore plus au nord, dans ce même quartier. Du moins, le croit-il en oubliant trop facilement que cinq ans plus tôt, à peine, son coin de ville avait aussi flambé comme une immense boîte d'allumettes souffrées et séchées à point.

Arrivé de Dublin tout enfant, 40 ans plus tôt, Lawrence désespérait, ce matin étrangement froid du 8 juin 1881. À la vitesse de

l'éclair, la mémoire lui revint. Tout petit encore, en 1845, il avait vécu son premier incendie accroché aux jupes de sa mère, dans une course folle pour trouver de l'air pur, respirable, au coeur d'une haute-ville en flamme. Ses amis du temps, aujourd'hui partis à la conquête de l'ouest américain, fuyaient en tous sens, sans biens aucuns. Son boulier-compteur, s'il n'avait brûlé aussi, lui aurait appris les chiffres de 1 à 1 000, le nombre de maisons détruites en ce fatidique 28 juin 1845. Juin... Juin... «By the way...», réfléchit le bon vieux Lawrence en réveillant brusquement Marie-Jeanne, sa canadienne d'épouse depuis 15 ans. Juin 1845. Juin 1861, juin 1862 et maintenant, juin 1881. Même la loi de la moyenne favorisait juin: juillet 1867, mai 1876. Pourquoi toujours ce début d'été? Il n'y a plus de neige sur les toits, réfléchit-il, le bois des maisons et des cabanes a eu le temps de sécher, tout le monde n'a pas les moyens de se payer un toit en tôle. Mais trêve de réflexion, n'y a-t-il pas de pompiers dans cette satanée ville? Oui, mais les corps irlandais et canadiens doivent-ils se quereller encore, se faire des pieds de nez pour gagner la prime au premier arroseur. Son frère Owen lui a d'ailleurs déjà parlé des batailles homériques entre les sapeurs des deux clans pour prendre le contrôle des pompes et des chevaux alors que les maisons se transformaient en brasier par dizaines à la fois. Aucun mort, bien sûr, on se chamaille entre catholiques et bien-pensants, le clergé ne



Les chevaux s'esbroufent, les voisins crient «Au feu» «Fire». Canadian Illustrated News. 1876.



«Pourtant, l'incendie a coutume de frapper ailleurs». Picturesque Canada.

pardonnerait pas. Les anglais protestants, eux, s'occupent dans le commerce et les banques, les catholiques ne touchent pas à ces domaines impurs.

Où fuir? Heureusement, il ne vente pas dans les rues étroites, il suffit de marcher au centre des rues pour éviter les flammes. Le feu vient du nord, de la rue Saint-Jean. La prudence la plus élémentaire recommande de ne pas aller vers la vieille ville, dans les murs. On peut s'y sentir bien protégé, à l'abri dans les maisons de pierres, mais on risque aussi d'y étouffer si la brise devait se lever. Lawrence et Marie-Jeanne réveillent les enfants. Dehors, vite. Au couvent du Bon-Pasteur, qui ne devrait pas brûler, construit solide. Lawrence esquisse un sourire: se réfugier chez les bonnes soeurs alors qu'il vient de lire, avant tout le monde, le rapport de l'ingénieur municipal Charles Baillairgé qui accuse les communautés religieuses d'être à l'origine des incendies. Leurs terrains sont lotis trop petits, comme ceux des Ursulines dans son quartier. Elles ne veulent pas payer de taxes municipales, ni d'impôt pour l'aqueduc. Aussi l'eau monte-t-elle mal à la haute-ville, l'incendie ne s'arrête que quand tout a brûlé, ou bien quand l'aumônier du couvent sort son ostensor. Pauvre Baillairgé, si impie et pourtant construire autant d'églises. Lawrence n'en revient pas des contradictions du monde moderne, où l'appât du gain a priorité. Et pauvre Jean-Docile Brousseau, maire de Québec, bon conservateur clérical, comment fait-il pour vivre dans un tel environnement?

Lawrence croit au Dieu des Irlandais, il n'oublie pas ses images pieuses de Saint-Patrick en se sauvant de sa maison. Il l'invoque rapidement, au pas de course vers le

couvent. Au risque de chuter dans la rue cahoteuse, pleine de trous et de tas de terre. On y plante des poteaux, car le téléphone vient d'arriver à Québec. Le peuple, qui l'ignore, accepte béatement tous les indices du progrès, y compris les fondrières de boues à chaque averse printanière. Lawrence pourtant, a protesté. Va pour les trous et les poteaux, mais quand même pas droit devant la porte de sa maison. Lui, bon fils d'Erin, n'a surtout pas besoin d'obstacles au seuil de sa demeure quand il arrive du chantier du futur parlement après dix bonnes heures de travail, et une ou deux autres au Chien d'or à écluser des bières comme seule Québec sait en brasser. Son voisin aussi proteste, car si Lawrence n'a pas son poteau, lui, il l'aura. L'incendie a au moins un bon côté, il suspend pour un temps la plus belle querelle de voisins que la rue Saint-Amable aurait vue depuis longtemps. On s'entraide même, Marie-Jeanne tient par la main le petit dernier du rival pendant que sa femme ramasse quelques vêtements chauds dans le coffre de cèdre. Curieux, malgré la course vers un abri sûr, Lawrence songe déjà aux lendemains. Et d'abord, à ce que le *Chronicle* dira de l'incendie, sur qui portera cette fois le blâme. Car toutes les tavernes de la ville échaffaudront hypothèses sur hypothèses, comme après chaque désastre. Il sait bien que toutes les maisons de son quartier ne brillent pas par leur honnêteté. Les soldats anglais sont retournés chez eux, mais en laissant derrière eux les tripots et les maisons closes trop bien connues du voisinage.

Le bon Dieu aura peut-être voulu punir une tenancière récalcitrante, ou bien un de ses représentants sur terre aura quelque peu aidé le destin. Le curé de la paroisse n'hésitait jamais, dans son sermon du dimanche, à souhaiter que le feu purifie les demeures immondes, les maisons de jeu et de débâche, les débits d'alcool. On ne peut plus s'amuser en paix, mijote-t-il dans sa tête de travailleur. Mais pas question de chiâler ouvertement. Marie-Jeanne ne tolérerait pas. Déjà qu'elle va à l'église Saint-Jean-Baptiste avec les plus vieux de ses enfants, là où on endure moins le laisser-aller. Lawrence peut bien continuer de fréquenter la paroisse Saint-Patrick s'il le veut, mais il n'y emmènera certainement pas les enfants. Pas même les garçons, la femme ne concède rien. Mais si le quartier brûle de la colère divine, il y a maldonne. À l'autre bout du

faubourg, l'église elle-même disparaît. Son tocsin n'a pas sonné très longtemps que le pauvre bedeau prenait les jambes à son cou. Pauvre Marie-Jeanne! Toutes ces économies envolées en fumée, toutes celles des années à venir qui vont sans aucun doute disparaître aux quêtes pour la reconstruction de l'église. Déjà des paroissiens réfugiés au couvent chuchotent que le curé voulait de toute manière vivre dans du neuf. Il n'allait quand même pas, sur la rue Saint-Jean, se laisser damer le pion par les protestants qui viennent de décider d'ajouter un tour à l'église Saint Matthew. Où arrêteront-ils, ils ont déjà agrandi deux fois leur temple alors que le quartier devient de plus en plus canadien? Préparent-ils une campagne de conversion dans nos familles?

Heureusement, le couvent se montre hospitalier, comme à chaque occasion. On admet les femmes et les enfants. Mais les garçons trépigent, ils veulent ressortir avec leurs pères qui, une fois la famille en sécurité, discutent ferme pour savoir où il traceront un coupe-feu, quelles maisons seront sacrifiées pour sauver les autres. En anglais ou en français, ou dans un jargon connu de ses seuls utilisateurs trop peu instruits pour distinguer les deux langues. Mais sans bataille, sans acrimonie. Le feu a le don de calmer les esprits, il n'y a plus de voleurs de filles, d'ivrognes récalcitrants. Uniquement des braves démunis qui attendent toujours de voir les sapeurs sortir leurs pompes de la vieille ville. Comme s'ils avaient peur de les perdre dans la tourmente, de se les faire enlever par des citoyens exaspérés; ils ont oublié la résignation des victimes des incendies précédents.

Lawrence voit, de loin, les flammes sur le toit de sa maison. Les barreaux de son échelle, fraîchement retapée et installée pour boucher les fuites décelées lors des violents orages du mois dernier, s'embrasent l'un après l'autre. Encore reconstruire, recommencer à zéro. Plus un meuble, bientôt. Heureusement, le chantier du parlement va bien, on a fait le vide autour il y a déjà longtemps. Lui et ses voisins, eux aussi manoeuvres ou menuisiers sur le chantier se regardent un moment, reportent leurs yeux sur les rues dévastées, se disant que tant qu'il y aura du bon bois près du chemin Saint-Louis, ils pourront toujours se loger à bon compte.

(À suivre)

RUE SAINT-PIERRE

De la finance à la culture

Par Pierre Poulin

Parmi les rues de Québec qui se distinguent par leur cachet historique, la rue Saint-Pierre est peut-être celle à laquelle on accorde le moins d'attention et que l'on fréquente le moins. On lui reconnaît sans doute des qualités patrimoniales, mais probablement pas de celles qui fondent les attaches au passé et nourrissent les sentiments d'appartenance.



Centre financier de Québec, la rue Saint-Pierre vers 1915. Collection Notman, Musée Mc Cord.

Les promeneurs l'empruntent volontiers dans sa partie ouest où, entre les rues Sous-le-fort et la côte de la Montagne, elle voisine la Place royale et présente des éléments